

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

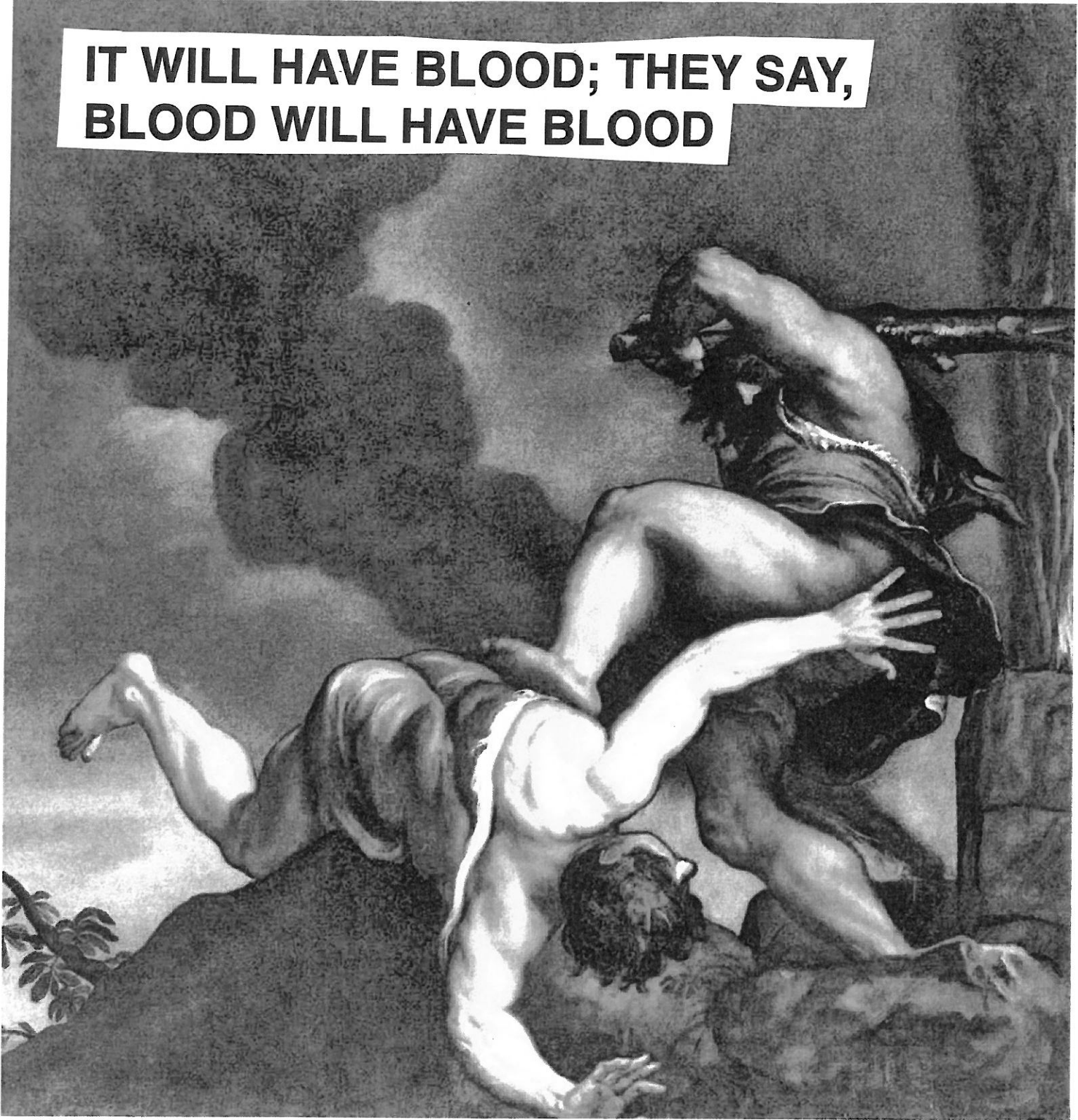
30 JANVIER 2014

n° 82



(BLOOD) WILL HAVE (BLOOD)

**IT WILL HAVE BLOOD; THEY SAY,
BLOOD WILL HAVE BLOOD**



À L'EST D'EDEN

« Qui verse le sang de l'homme par l'homme
Verra son sang versé » *Genèse*.

Fils de Caïn,
Marche, marche encore,
Te voilà déjà à L'EST D'EDEN,
Dans le pays de Nod,
Où t'attendait l'Écosse,
Elle était là, depuis des milliers d'années, à sécher ses vieux restes au soleil, en prévision
de toi seul, elle avait préparé ses châteaux pour ton cortège, elle avait réouvert ses plus
belles plaies, la reine elle-même venait tout juste de vêtir ses ruminations,
Elle t'attendait l'Écosse, elle avait apprêté toute sa bêtise pour ton salut, toute sa
faiblesse pour ta gloire,
Mais cela ne suffirait pas pour jouer au Banquet,
Mais cela ne suffirait pas pour conserver le trône,
Mais cela ne suffirait pas à te tranquilliser,
Et cela tu ne pouvais le savoir, Fils de Caïn,
Tu l'ignorais quand fut tué le roi
Qu'il viendrait geindre et tous les autres avec lui,
Frère ou cousin qu'importe,
Si c'était à refaire, je le referais
Alors tu gémiras
À quoi bon être un roi, si l'on n'est pas un roi serein
Et personne ne pourra plus enlever de ta main ce sang qui la tache,
Et personne ne pourra plus couvrir ton front de la sérénité,

Marche encore Fils de Caïn, tu n'es pas arrivé, la route sera longue et grand l'écart pour
toucher au repos,
Marche encore, Fils de Caïn,
L'Eden est plus à l'Est encore,
Tu ne vois pas, là-bas, ce point du jour qui luit ?
Regarde, Fils de Caïn, regarde ce que ton orgueil dresse autour de toi, chaque remède est
une nouvelle désobéissance qui voit couler le sang, regarde Fils de Caïn, le monde que tu
enfantes, et qui attendait patiemment derrière chacune de tes retraites, derrière chacun
de tes sanglots, c'est la ville et ses lumières, son petit rideau en guise d'enceinte partout
dressé contre les rumeurs,
Tu ne pouvais pas savoir, Fils de Caïn, que tu apprendrais la colère, que tu apprendrais
le remord, que tu apprendrais l'orgueil et que le sang appelle le sang comme la chair la
chair,
Te voilà déjà au lever des lumières,
À l'orée du jour où commence la nuit,
Et tu n'as pas dormi,
Regarde ton corps, ce petit tas de chair et de rêves gris, comme il est fatigué, comme il
est faible et usé ce corps et comme il est fragile, et pourtant il est d'une trempe de tueur,
il est de la race des guerriers, de la race des poings et des poignards, de la race de celui
qui hésite mais qui remettrait cent fois le cadavre sous terre pour l'empêcher
d'apparaître.

Toi, Fils de Caïn, tu seras au chevet de chaque agonie, tu seras en Irak, en Libye, au Vietnam, à Hiroshima et Nagasaki, au Darfour, à Damas, à Manille, à Sabra et Chatila, à Oradour-sur-Glane, à Odessa, à Penguerec, à Srebrenica, à Darayya, tu seras là pour ratifier la convention de la Haye, tu siègeras à l'ONU, tu ratifieras la troisième convention de Genève,

I love the smell of napalm in the morning

Tu ménageras la paix en préparant la guerre,

Tu sauras préserver la poésie, la forge, le métier à tisser, l'écran LCD aéroporté, la musique et la danse, les missiles balistiques à courte portée, les bombes au cyclosarin,

Toi aussi tu diras,

We must kill them.

We must incinerate them. Pig after pig. Cow after cow. Village after village. Army after army.

And they call me an assassin !

Well, what do you call it when the assassins accuse the assassin ?

Regarde Fils de Caïn comme tes oreilles ont rougi de ce qu'elles ne voulaient pas entendre,

Et pourtant tout cela sera,

Exactement comme tu l'avais prédit,

Et tout sera comme avant,

Sauf que l'angoisse aura pris la place du désir.

I've seen horrors... horrors that you've seen. But you have no right to call me a murderer.

Tu seras le premier meurtrier,

Le premier fondateur aussi –

Car chaque témoignage de culture sera également un témoignage de barbarie

Tu construiras le premier mur,

Et par deux fois tu sortiras de ton rôle, la première en décidant de ce qui est tu et de ce qui est dit, la seconde en décidant de ce qui est dedans et de ce qui est dehors,

Tu seras l'œil et la bouche,

Et tous les autres viendront après toi,

La race de ceux qui n'ont pas été choisis,

La race de ceux qui fabriquent leur élection à grands coups de soc et de plastron,

La race de ceux nés à l'improviste.

Fils de Caïn, tu ouvriras la porte au renversement :

Le délaissé sera criminel,

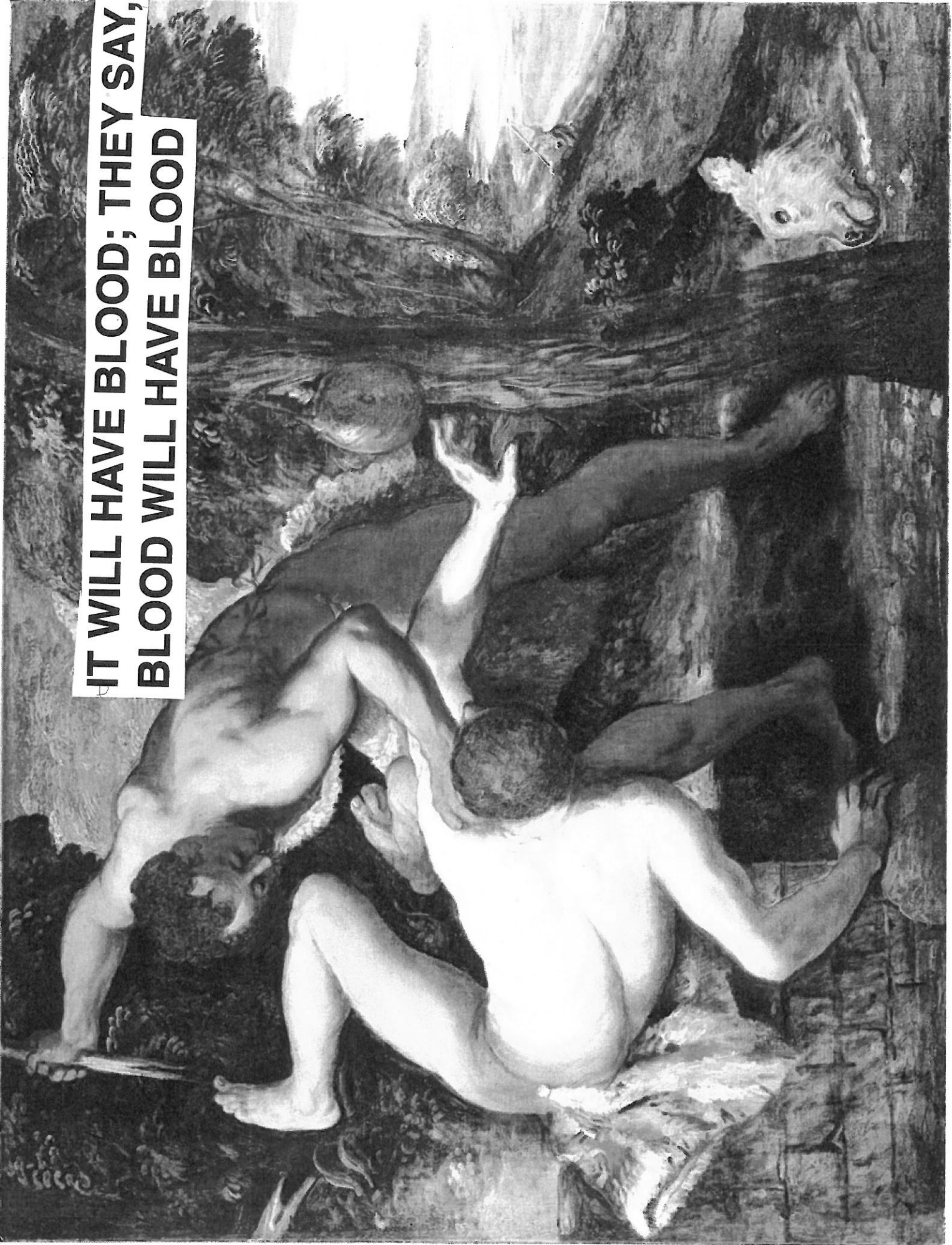
L'humilié se vengera bientôt avec une hache – avec un fusil – avec des roquettes – il rodera à Columbine, à Sandy Hook, à Newton, à Winnenden, à Virginia Tech, à Polytechnique, dans les couloirs de son école,

Et il y invitera les artifices de la délicatesse et de la distinction.

La barbarie commencera dans ta chambre,

Barbara Métais-Chastanier
(extraits *Apocalypse Now*)

**IT WILL HAVE BLOOD; THEY SAY,
BLOOD WILL HAVE BLOOD**



Charogne et Charcuterie

Première séquence

« Vous savez ce que ça veut dire quand un drapeau flotte à l'envers ? C'est un signal de détresse internationale. Sans déconner. Ça veut dire on a de graves problèmes, venez à notre secours, on n'a pas la moindre chance de s'en sortir tout seul. »

Ils étaient partis mettre en œuvre une justice, soit disant. Combattre le terrorisme. Promouvoir la paix dans le monde. Aider à l'expansion de la démocratie. C'est sans doute ce que pense le jeune soldat à qui la guerre a donné un but dans la vie. Le patriotisme. Être soldat, c'est faire le bien. Dans le temps, on avait une grande croix blanche peinte sur la tunique qui recouvrait l'armure. La croix a été remplacée par le drapeau américain.

Seconde séquence

« Non, vous n'avez pas bien compris. Il adorait ce chien. [...] Vous êtes mordus par un chien, vous faites quoi ? Vous l'attachez, vous le donnez à quelqu'un, au pire vous le descendez. Mais en tout cas vous ne le prenez pas à gorge, vous ne le traînez pas dans la salle de bain pour le noyer dans la baignoire ! Vous ne trouvez pas ça étrange ? C'est un doberman. Il le noie sous les yeux de notre fils et le chien continue à le mordre et moi je pleure et je le supplie d'arrêter. Ça vous paraît normal à vous ? »

La guerre, les assassins munis de grands couteaux. Les casques comme des heaumes, le gilet pare-balles comme un haubert. En Irak ou au Moyen âge, seuls les noms changent. Les noms dérivent.

Tuer de sang froid

Trancher dans le lard, une phrase de boucher

Bourreaux de guerre

Des frappes chirurgicales

« On avait arrêté un Hadji qui était blessé. Et on roulait. Et Mike faisait comme s'il était toubib, et il enfonçait sa main dans la blessure de l'autre. Et il disait « ça fait mal » ? Et le hadji gueulait « oui oui ». Alors Mike remettait sa main exactement au même endroit et disait et là ? (rires). C'était assez marrant. C'est devenu le truc de Mike. C'est pour ça qu'on l'a appelé Doc. »

Ross n'a plus de soldat que le titre que lui donne les autres. Dans sa blouse blanche couverte de sang, le visage coagulé et l'œil fou, il est le boucher au couteau, le chirurgien qui sort d'opération, et le tranchant qui sauve est le tranchant qui tue. Mes couteaux sont des scalpels.

Troisième séquence

« -Vu les tissus qui manquent, on ne peut compter que les coups qui ont eu un impact sur les os.

-Et il y en avait combien de ceux-là ?

-Quarante-deux. »

Et les vingt coups de couteau dans le corps de Banquo. Les vingt coups qui ont transpercé la chair. Après avoir égorgé le cochon, on le découpe pour la charcuterie.

Charogne et charcuterie commencent pareil.

Quatrième séquence

« Je suppose qu'en Irak, ça se passe autrement, si quelqu'un vous emmerde, c'est facile à régler. C'est un monde qui n'a rien à voir. Vous avez le pouvoir. Je sais que vous avez l'autorité, vous plaquez des gens le nez dans la terre, vous vous essuyez les pieds dessus et vous défoncez leur porte. Vous avez déjà poignardé quelqu'un ? Un jour vous êtes là bas, le lendemain ici. »

On dit souvent qu'il ne faut pas donner de la viande crue aux chiens. On dit : « après, ils prennent le goût du sang et ne sont plus attirés que par le sang frais ».

Ils ont découvert l'assassinat et le meurtre plutôt que la guerre. Mais au bout de quelques mois, qui saurait faire la différence ? Dommages collatéraux ils appellent ça.

« Le sang appelle le sang »

*

Cinquième séquence

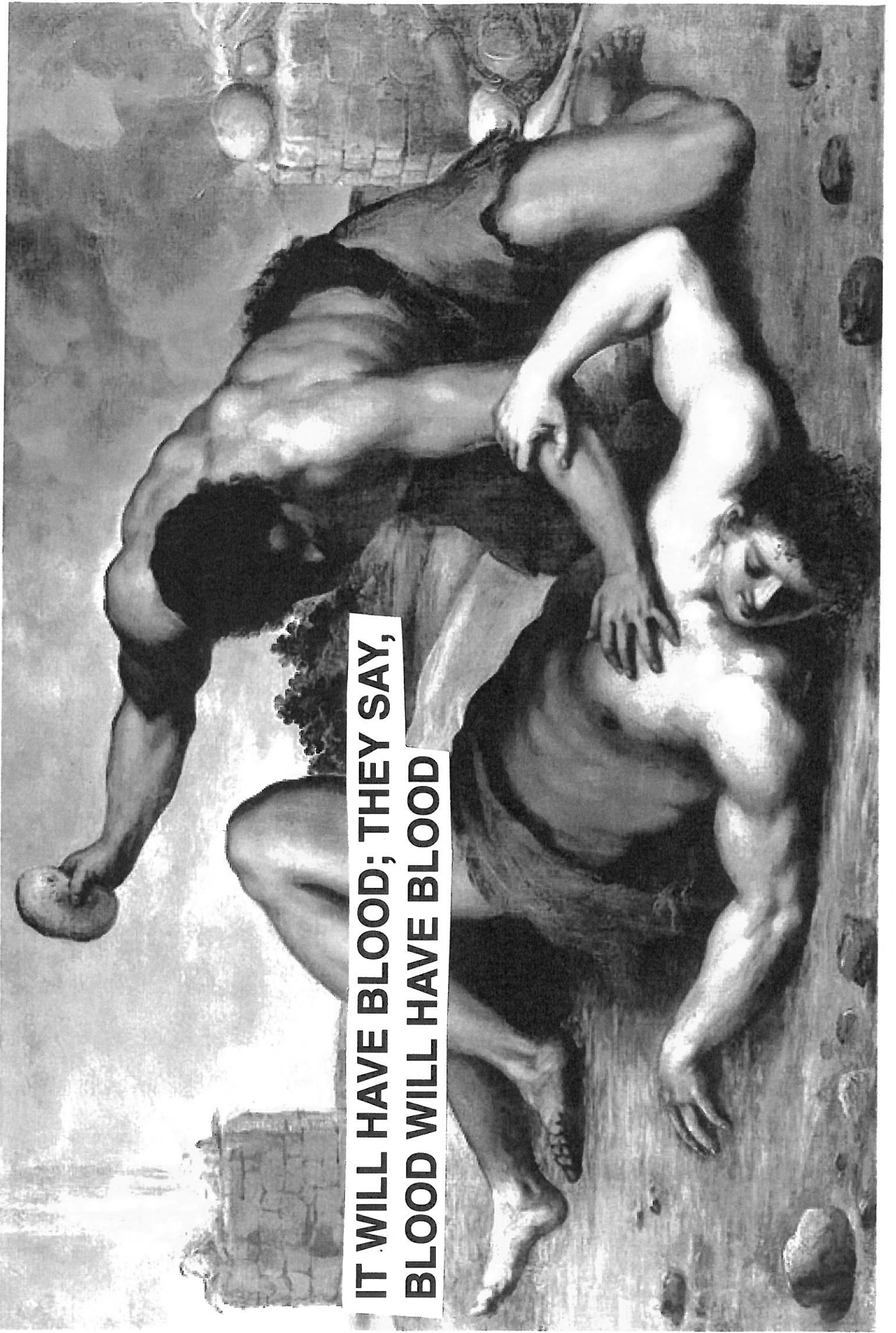
« C'est le lieutenant Long qui a eu l'idée de le découper. Il avait bossé chez un boucher, il savait où il fallait couper, les articulations, tout ça. Au début on voulait enterrer les morceaux, mais on n'avait pas dîné. »

*

La fois suivante, ce n'était plus le chien, mais sa femme, noyée dans la baignoire.

Camille Houry
(extraits *Dans la vallée d'Elah*)

**IT WILL HAVE BLOOD; THEY SAY,
BLOOD WILL HAVE BLOOD**



La chasse à l'ours

« Nous avons eu raison de faire ce que nous avons fait, mais rien ne peut plus nous empêcher d'avoir tort » - *Partie de chasse* ou le crépuscule du communiste ? A l'époque des désillusions, à l'époque où l'on découvre l'horreur des camps, la répression... *Partie de chasse* c'est une bande dessinée et c'est le constat de la perte des idéaux, mais...

Mais pas de manichéisme s'il vous plaît : en creux de cette perte apparaissent les anciens idéaux. « Nous avons eu raison de faire ce que nous avons fait mais rien ne peut plus nous empêcher d'avoir tort ». Des communistes de la première heure, de Prague, Budapest, de Berlin et d'ailleurs, plus ou moins actifs, plus ou moins oubliés, se réunissent dans une maison isolée, ancienne résidence d'aristocrates, pour une partie de chasse. Ils jouent d'abord avec les faucons, nommés Lénine et Staline (le plus cruel des deux), puis ils s'échauffent avec une petite chasse au sanglier, avant de passer enfin aux choses sérieuses : la chasse à l'ours. Ou plutôt la chasse à l'homme, car un accident de chasse est bien vite arrivé. Ainsi est éliminé un jeune apparatchik montant. Ce qui lui était reproché ? Son manque de manières, et, peut-être, son manque d'humanité. Mais peu importe, ce n'était rien, rien qu'un accident de chasse qui permet à l'un des leurs de prendre la place du nouveau cadavre. Si pendant les jours de chasse ils ont abondamment critiqué le régime, regretté le temps de leur prime jeunesse, si l'un d'entre eux a fait partie du congrès de Prague qui s'est émancipé du pouvoir de Moscou avant que n'arrivent les chars, il demeure lié au communisme et que faire, sinon continuer. Et continuer, c'est suivre la voie empruntée depuis longtemps. D'abord éliminer les opposants, les aristocrates, les dubitatifs, les camarades qui ne pensent pas bien, ceux qui nous font de l'ombre, les amis. Un an après, le Berlinois les fera tous sauter en repréailles à cet « accident de chasse » qu'ils ont fomenté sans lui : qui ne vous fait pas confiance, il faut s'en méfier et il vaut mieux prévenir que guérir. BOUM !

Pas de révolution sans casse ! À celle-ci comme à d'autres son tribut de sang. Saigner, pour épurer, comme on saignait les malades. « Nous avons eu raison de faire ce que nous avons fait ». Mais après ?

« J'ai combattu sur le front de la guerre civile,
L'ennemi ne m'a trouvé aucune faiblesse,
Vous ne m'avez trouvé aucune faiblesse
A présent je suis moi-même une faiblesse
Qu'il ne faut pas que l'ennemi nous trouve »

Dans *Mauser*, pièce d'Heiner Müller, la mécanique du meurtre s'enraye, celui qui tient le fusil et exécute les ordres et les opposants du parti, ne sait plus pourquoi il tire. Alors, deux solutions : détacher l'ennemi ou vider son chargeur dans sa chair et danser sur son cadavre dans l'ivresse du sang.

On dit qu'un chien qui a goûté au sang humain – ne serait-ce qu'une petite morsure – doit être piqué, sinon il recommencera. On dit qu'il y prend goût, tout de suite. Légende urbaine ? Peut-être. Mais qu'en est-il d'un homme qui a goûté au sang d'un autre homme ?

Et le chœur de Mauser condamne celui qui détache comme celui qui danse. La sentence tombe : rien ne peut plus l'empêcher d'avoir tort, il est lui-même une faiblesse, il est allé trop loin, il est Macbeth.

Le jugement de Macbeth est celui de ces vainqueurs, rien ne peut plus l'empêcher d'avoir tort.

Reste à savoir : au début, avait-il raison ?

Capucine Berthon

CITATION DU JOUR

MACBETH

It will have blood; they say, blood will have blood;
Stones have been known to move and trees to speak;
Augurs and understood relations have
By magot-pies and choughs and rooks brought forth
The secret'st man of blood. What is the night?
(Shakespeare, *Macbeth*, III, 4)

MACBETH

Ça veut du sang, comme on dit, le sang veut du sang : on a pu voir des pierres bouger et des arbres parler. Les augures et les correspondances déchiffrées grâce aux pies, aux corneilles et aux corbeaux, peuvent démasquer l'homme de sang le plus discret. Où en est la nuit ?

(trad. Julie Etienne & Joris Lacoste pour le Théâtre Permanent)

MACBETH

Il y aura du sang ; on dit : le sang veut du sang.
Les pierres peuvent bouger, les arbres parler,
Les augures et les incidents captés
Par les pies, choucas et corbeaux, ont révélé
L'homme de sang le plus secret... Quoi de la nuit ?
(trad. Pierre Jean Jouve)

MACBETH

Il faut du sang,
A ce qu'on dit, au sang, il faut du sang :
On sait, les pierres peuvent se mouvoir ;
Les arbres parlent ; prophéties et fables,
Explicitées, démasquent par les pies
Les choucas, les corbeaux, l'homme de sang
Le plus secret. – Que fait la nuit ?
(trad. André Markowicz)

MACBETH

C'est du sang qu'il demande ! Ne dit-on pas
Que le sang appelle le sang ? On a vu des pierres
Bouger, et des arbres parler, et des augures
Démasquer par la pie, le freux, le choucas,
L'assassin le moins soupçonné, élucidant
Ce qui liait un effet, une cause... la nuit,
Où en est-elle ?
(trad. Yves Bonnefoy)



**IT WILL HAVE BLOOD; THEY SAY,
BLOOD WILL HAVE BLOOD**

La Tordue

Les Bourreaux

les bourreaux ni des martiens
les bourreaux ni des animaux
les bourreaux sont des humains
les bourreaux font de vieux os
les bourreaux s'font pas d'mouron
les bourreaux se lavent les mains
les bourreaux rentr' à la maison
les bourreaux après l'turbin
les bourreaux de la vindicte
les bourreaux de la sentence
les bourreaux ne sont qu'la suite
les bourreaux suivent les instances
les bourreaux des p'tits bourreaux
chefs de bureau
des grands gourous
les bourreaux chefs de bourreaux
les bourreaux savent trier dit-on
l'ivraie du bon grain
les bourreaux d'un coup d'tampon
te remplissent un train
les bourreaux bourreaux d'enfants
les bourreaux enfants d'bourreaux
les bourreaux serrent les dents
les bourreaux abattent du boulot
les bourreaux suiv' à la lettre
les éminences grises
les bourreaux changent de tête
comme de chemise
les bourreaux pour oublier
boivent du houblon
les bourreaux faut pas pousser
parfois pèt'un plomb
les bourreaux te pass' à l'écrou
les bourreaux serrent les boulons
les bourreaux sont pas des loups
sont des moutons
les bourreaux quand sonne l'heure
de leur belle mort
les bourreaux dans leur lit meurent
sans remords
les bourreaux pourquoi pas d'venir
bourreau c'est l'av'nir
faudra bientôt

des bourreaux
d'bourreaux
les bourreaux ni des martiens
les bourreaux ni des animaux
les bourreaux sont des humains
les bourreaux font de vieux os...

Barbarism Begins At Home

The Smith

Unruly boys
Who will not grow up
Must be taken in hand
Unruly girls
Who will not settle down
They must be taken in hand

A crack on the head
Is what you get for not asking
And a crack on the head
Is what you get for asking

Unruly boys
Who will not grow up
Must be taken in hand
Unruly girls
Who will not settle down
They must be taken in hand

A crack on the head
Is what you get for not asking
And a crack on the head
Is what you get for asking

No ... a crack on the head

Is what you get for not asking
And a crack on the head
Is what you get for asking

A crack on the head
Is just what you get
WHY ? Because of who you are !
And a crack on the head
Is just what you get
WHY ? Because of what you are !
A crack on the head
Because of :
Those things you said
Things you said
The things you did

Unruly boys
Who will not grow
Must be taken in hand
Unruly girls
Who will not grow
They must be taken in hand
Ah ... oh, no ... oh, no
Ah ... oh, no ... oh, no
No ... no, no, no
No ... no, no

La conscience

Victor Hugo

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieus funèbres,
Il vit un oeil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieus mornes
L'oeil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi ! » cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Etends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
« Vous ne voyez plus rien ? » dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses Fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : « je vois cet oeil encore ! »

Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : « je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit « Cet oeil me regarde toujours! »
Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des noeuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard. « Ô mon père !
L'oeil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : " Non, il est toujours là. »
Alors il dit: « je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit « C'est bien ! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn.

Le crime paranoïaque des sœurs Papin

Jacques Lacan

On se souvient des circonstances horribles du massacre du Mans et de l'émotion que provoqua dans la conscience du public le mystère des motifs des deux meurtrières, les sœurs Christine et Léa Papin. À cette inquiétude, à cet intérêt, une information très ample des faits répondit dans la presse, et par l'organe des esprits les plus avertis du journalisme. Nous ne ferons donc que résumer les faits du crime.

Les deux sœurs, 28 et 21 ans, sont depuis plusieurs années les servantes d'honorables bourgeois de la petite ville provinciale, un avoué, sa femme et sa fille. Servantes modèles, a-t-on dit, enviées au ménage ; servantes-mystère aussi, car, si l'on a remarqué que les maîtres semblent avoir étrangement manqué de sympathie humaine, rien ne nous permet de dire que l'indifférence hautaine des domestiques n'ait fait que répondre à cette attitude ; d'un groupe à l'autre « on ne se parlait pas ». Ce silence pourtant ne pouvait être vide, même s'il était obscur aux yeux des acteurs.

Un soir, le 2 février, cette obscurité se matérialise par le fait d'une banale panne de l'éclairage électrique. C'est une maladresse des sœurs qui l'a provoquée, et les patronnes absentes ont déjà montré lors de moindres propos des humeurs vives. Qu'ont manifesté la mère et la fille, lorsqu'à leur retour elles ont découvert le mince désastre ? Les dires de Christine ont varié sur ce point. Quoiqu'il en soit, le drame se déclenche très vite, et sur la forme de l'attaque il est difficile d'admettre une autre version que celle qu'ont donnée les sœurs, à savoir qu'elle fut soudaine, simultanée, portée d'emblée au paroxysme de la fureur : chacune s'empare d'une adversaire, lui arrache vivante les yeux des orbites, fait inouï, a-t-on dit, dans les annales du crime, et l'assomme. Puis, à l'aide de ce qui se trouve à leur portée, marteau, pichet d'étain, couteau de cuisine, elles s'acharnent sur les corps de leurs victimes, leur écrasent la face, et, dévoilant leur sexe, tailladent profondément les cuisses et les fesses de l'une, pour souiller de ce sang celles de l'autre. Elles lavent ensuite les instruments de ces rites atroces, se purifient elles-mêmes et se couchent dans le même lit. « En voilà du propre ! » Telle est la formule qu'elles échangent et qui semble donner le ton du dégrisement, vidé de toute émotion, qui succède chez elles à l'orgie sanglante.

→ Au juge, elles ne donneront de leur acte aucun motif compréhensible, aucune haine, aucun grief contre leurs victimes ; leur seul souci paraîtra de partager entièrement la responsabilité du crime. À trois médecins experts, elles apparaîtront sans aucun signe de délire, ni de démence, sans aucun trouble actuel psychique ni physique, et force leur sera d'enregistrer ce fait.

Dans les antécédents du crime, des données trop imprécises, semble-t-il, pour qu'on puisse en tenir compte : une démarche embrouillée des sœurs auprès du maire pour obtenir l'émancipation de la plus jeune, un secrétaire général qui les a trouvées « piquées », un commissaire central qui témoigne les ⁽²⁶⁾avoir tenues pour « persécutées ». Il y a aussi l'attachement singulier qui les unissait, leur immunité à tout autre intérêt, les jours de congé qu'elles passent ensemble et dans leur chambre. Mais s'est-on inquiété jusque-là de ces étrangetés ? On omet encore un père alcoolique, brutal, qui, dit-on, a violé une de ses filles et le précoce abandon de leur éducation.

Ce n'est qu'après cinq mois de prison que Christine, isolée de sa sœur, présente une crise d'agitation très violente avec hallucinations terrifiantes. Au cours d'une autre crise elle tente de s'arracher les yeux, certes en vain, mais non sans se léser. L'agitation furieuse nécessite cette fois l'application de la camisole de force ; elle se livre à des exhibitions érotiques, puis apparaissent des symptômes de mélancolie : dépression, refus d'aliments, auto-accusation, actes expiatoires d'un caractère répugnant ; dans la suite à plusieurs reprises, elle tient des propos à signification délirante. Disons que la déclaration de Christine d'avoir simulé tel de ces états ne peut aucunement être tenue pour la clef réelle de leur nature : le sentiment de jeu y est fréquemment éprouvé par le sujet, sans que son comportement en soit moins typiquement morbide.

Le 30 septembre les sœurs sont condamnées par le jury. Christine, entendant qu'elle aura la tête tranchée sur la place du Mans, reçoit cette nouvelle à genoux.

Cependant les caractères du crime, les troubles de Christine dans la prison, les étrangetés de la vie des sœurs avaient convaincu la majorité des psychiatres de l'irresponsabilité des meurtrières.

Devant le refus d'une contre-expertise, le Dr Logre dont on connaît la personnalité hautement qualifiée, crut pouvoir témoigner à la barre pour leur défense. Fût-ce la règle de rigueur inhérente au clinicien magistral ou la prudence imposée par des circonstances qui le mettaient en posture d'avocat ? Le Dr Logre avança non pas une, mais plusieurs hypothèses sur l'anomalie mentale présumée des sœurs : idées de persécution, perversion sexuelle, épilepsie ou hystéro-épilepsie. Si nous croyons pouvoir formuler une solution plus univoque du problème, nous voulons d'abord en rendre hommage à son autorité, non seulement parce qu'elle nous couvre du reproche de porter un diagnostic sans avoir examiné nous-même les malades, mais parce qu'elle a sanctionné de formules particulièrement heureuses certains faits très délicats à isoler et pourtant, nous allons le voir, essentiels à la démonstration de notre thèse.

Il est une entité morbide, la *paranoïa*, qui malgré les fortunes diverses qu'elle a subies avec l'évolution de la psychiatrie, répond en gros aux traits classiques suivants : a) un délire intellectuel qui varie ses thèmes des idées de grandeur aux idées de persécution ; b) des réactions agressives très fréquemment meurtrières ; c) une évolution chronique.

Deux conceptions s'opposaient jusqu'ici sur la structure de cette psychose : l'une la tient pour le développement d'une « constitution » morbide, c'est-à-dire d'un vice congénital du caractère ; l'autre en désigne les phénomènes élémentaires dans des troubles momentanés de la perception, qu'on qualifie d'interprétatifs à cause de leur analogie apparente avec l'interprétation normale ; le délire est ici considéré comme un effort rationnel du sujet pour expliquer ces expériences, et l'acte criminel comme une réaction passionnelle dont les motifs sont donnés par la conviction délirante.

Bien que les phénomènes dits élémentaires aient une existence beaucoup plus certaine que la constitution prétendue paranoïaque, on voit facilement l'insuffisance de ces deux conceptions, et nous avons tenté d'en fonder une nouvelle sur une observation plus conforme au comportement du malade [2].

Nous avons reconnu ainsi comme primordiale, tant dans les éléments que dans l'ensemble du délire et dans ses réactions, l'influence des relations sociales incidentes à chacun de ces trois ordres de phénomènes, et nous avons admis comme explicative des faits de la psychose la notion dynamique des tensions sociales, dont l'état d'équilibre ou de rupture définit normalement dans l'individu la personnalité.

La pulsion agressive, qui se résout dans le meurtre, apparaît ainsi comme l'affection qui sert de base à la psychose. On peut la dire inconsciente, ce qui signifie que le contenu intentionnel qui la traduit dans la conscience ne peut se manifester sans un compromis avec les exigences sociales intégrées par le sujet, c'est-à-dire sans un camouflage de motifs qui est précisément tout le délire.

Mais cette pulsion est empreinte en elle-même de relativité sociale : elle a toujours l'intentionnalité d'un crime, presque constamment celle d'une vengeance, souvent le sens d'une punition, c'est-à-dire d'une sanction issue des idéaux sociaux, parfois enfin elle s'identifie à l'acte achevé de la moralité, elle a la portée d'une expiation (auto-punition). Les caractères objectifs du meurtre, son électivité quant à la victime, son efficacité meurtrière, ses modes de déclenchement et d'exécution varient de façon continue avec ces degrés de la signification humaine de la pulsion fondamentale. Ce sont ces mêmes degrés qui commandent la réaction de la société à l'égard du crime paranoïaque, réaction ambivalente, à double forme, qui fait la contagion émotionnelle de ce crime et les exigences punitives de l'opinion.

[2]. Jacques Lacan.- De la Psychose Paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité.- Lefrançois édit. 1932.

Tel est ce crime des sœurs Papin, par l'émotion qu'il soulève et qui dépasse son horreur, par sa valeur d'image atroce, mais symbolique jusqu'en ses plus hideux détails : les métaphores les plus usées de la haine : « Je lui arracherais les yeux », reçoivent leur exécution littérale. La conscience populaire révèle le sens qu'elle donne à cette haine appliquant ici le maximum de la peine, comme la loi antique au crime des esclaves. Peut-être nous le verrons, se trompe-t-elle ainsi sur le sens réel de ⁽²⁷⁾l'acte. Mais observons à l'usage de ceux qu'effraie la voie psychologique où nous engageons l'étude de la responsabilité, que l'adage « comprendre c'est pardonner » est soumis aux limites de chaque communauté humaine et que, hors de ces limites, comprendre (ou croire comprendre), c'est condamner.

Le contenu intellectuel du délire nous apparaît, nous l'avons dit, comme une superstructure à la fois justificative et négatrice de la pulsion criminelle. Nous le concevons donc comme soumis aux variations de cette pulsion, à la chute qui résulte par exemple de son assouvissement : dans le cas princeps du type particulier de paranoïa que nous avons décrit (*le cas Aimée*), le délire s'évanouit avec la réalisation des buts de l'acte. Nous ne nous étonnerons pas qu'il en ait été de même pendant les premiers mois qui ont suivi le crime des sœurs. Les défauts corrélatifs des descriptions et des explications classiques ont longtemps fait méconnaître l'existence, pourtant capitale, de telles variations, en affirmant la stabilité des délires paranoïaques, alors qu'il n'y a que constance de structure : cette conception induit les experts à des conclusions erronées, et explique leur embarras en présence de nombreux crimes paranoïaques, où leur sentiment de la réalité se fait jour malgré leurs doctrines, mais n'engendre chez eux que l'incertitude.

Chez les sœurs Papin, nous devons tenir la seule trace d'une formulation d'idées délirantes antérieure au crime pour un complément du tableau clinique : or l'on sait qu'on la trouve, dans le témoignage du commissaire central de la ville principalement. Son imprécision ne saurait aucunement le faire rejeter : tout psychiatre connaît l'ambiance très spéciale qu'évoque très souvent on ne sait quelle stéréotypie des propos de ces malades, avant même qu'ils s'explicitent en formules délirantes. Que quelqu'un ait seulement une fois expérimenté cette impression, et l'on ne saurait tenir pour négligeable le fait qu'il la reconnaisse. Or les fonctions de triage des centres de la police donnent l'habitude de cette expérience.

Dans la prison, plusieurs thèmes délirants s'expriment chez Christine. Nous qualifions ainsi non seulement des symptômes typiques du délire, tel que celui de la méconnaissance systématique de la réalité (Christine demande comment se portent ses deux victimes et déclare qu'elle les croit revenues dans un autre corps), mais aussi les croyances plus ambiguës qui se traduisent dans des propos comme celui-ci : « Je crois bien que dans une autre vie je devais être le mari de ma sœur ». On peut en effet reconnaître en ces propos des contenus très typiques de délires classés. Il est en outre constant de rencontrer une certaine ambivalence dans toute croyance délirante, depuis les formes les plus tranquillement affirmatives des délires fantastiques (où le sujet reconnaît pourtant une « double réalité ») jusqu'aux formes interrogatives des délires dits de supposition (où toute affirmation de la réalité lui est suspecte).

L'analyse, dans notre cas, de ces contenus et de ces formes nous permettrait de préciser la place des deux sœurs dans la classification naturelle des délires. Elles ne se rangeraient pas dans cette forme très limitée de paranoïa que, par la voie de telles corrélations formelles, nous avons isolée dans notre travail. Probablement même sortiraient-elles des cadres génériques de la paranoïa pour entrer dans celui des paraphrénies, que le génie de Kraepelin isola comme des formes immédiatement contiguës. Cette précision du diagnostic, dans l'état chaotique de notre information, serait pourtant très précaire. Au reste elle serait peu utile à notre étude des motifs du crime, puisque, nous l'avons indiqué dans notre travail, les formes de *paranoïa* et les formes délirantes voisines restent unies par une communauté de structure qui justifie l'application des mêmes méthodes d'analyse.

Ce qui est certain, c'est que les formes de la psychose sont chez les deux sœurs sinon identiques, du moins étroitement corrélatives. On a entendu au cours des débats l'affirmation étonnante qu'il était impossible que deux êtres fussent frappés ensemble de la même folie, ou plutôt la révélassent simultanément. C'est une affirmation complètement fausses. Les délires à deux sont parmi les formes les plus anciennement reconnues des psychoses. Les observations montrent qu'ils se produisent électivement entre proches parents, père et fils, mère et fille, frères ou sœurs. Disons que leur mécanisme relève dans certains cas de la suggestion contingente exercée par un sujet délirant actif sur un sujet débile passif.

Nous allons voir que notre conception de la paranoïa en donne une notion toute différente et explique de façon plus satisfaisante le parallélisme criminel des deux sœurs.

La pulsion meurtrière que nous concevons comme la base de la paranoïa ne serait en effet qu'une abstraction peu satisfaisante, si elle ne se trouvait contrôlée par une série d'anomalies corrélatives des instincts socialisés, et si l'état actuel de nos connaissances sur l'évolution de la personnalité ne nous permettait de considérer ces anomalies pulsionnelles comme contemporaines dans leur genèse. Homosexualité, perversion sado-masochiste, telles sont les troubles instinctifs dont seuls les psychanalystes avaient su dans ces cas déceler l'existence et dont nous avons tenté de montrer dans notre travail la signification génétique. Il faut avouer que les sœurs paraissent apporter à ces corrélations une confirmation qu'on pourrait dire grossière : le sadisme est évident dans les manœuvres exécutées sur les victimes, et quelle signification ne prennent pas, à la lumière de ces données, l'affection exclusive des deux sœurs, le mystère de leur vie, les étrangetés de leur cohabitation, leur rapprochement peureux dans un même lit après le crime ?

Notre expérience précise de ces malades nous fait hésiter pourtant devant l'affirmation, que d'aucuns franchissent, de la réalité de relations sexuelles entre les sœurs. C'est pourquoi nous sommes reconnaissants au Dr Logre de la subtilité du terme ⁽²⁸⁾de « couple psychologique », où l'on mesure sa réserve en ce problème, Les psychanalystes eux-mêmes, quand ils font dériver la paranoïa de l'homosexualité, qualifient cette homosexualité d'inconsciente, de « larvée ». Cette tendance homosexuelle ne s'exprimerait que par une négation éperdue d'elle-même, qui fonderait la conviction d'être persécuté et désignerait l'être aimé dans le persécuteur. Mais qu'est cette tendance singulière, qui, si proche ainsi de sa révélation la plus évidente, en resterait toujours séparée par un obstacle singulièrement transparent ?

Freud dans un article admirable^{2[3]}, sans nous donner la clef de ce paradoxe, nous fournit tous les éléments pour la trouver. Il nous montre en effet que, lorsqu'aux premiers stades maintenant reconnus de la sexualité infantile s'opère la réduction forcée de l'hostilité primitive entre les frères, une anormale inversion peut se produire de cette hostilité en désir, et que ce mécanisme engendre un type spécial d'homosexuels chez qui prédominent les instincts et activités sociales. En fait ce mécanisme est constant : cette fixation amoureuse est la condition primordiale de la première intégration aux tendances instinctives de ce que nous appelons les *tensions sociales*. Intégration douloureuse, où déjà se marquent les premières exigences sacrificielles que la société ne cessera plus jamais d'exercer sur ses membres : tel est son lien avec cette intentionnalité personnelle de la souffrance infligée, qui constitue le sadisme. Cette intégration se fait cependant selon la loi de moindre résistance par une fixation affective très proche encore du moi solipsiste, fixation qui mérite d'être dite narcissique et où l'objet choisi est le plus semblable au sujet : telle est la raison de son caractère homosexuel. Mais cette fixation devra être dépassée pour aboutir à une moralité socialement efficace. Les belles études de Piaget nous ont montré le progrès qui s'effectue depuis *l'égoïsme* naïf des premières participations aux règles du jeu moral jusqu'à l'objectivité coopératrice d'une conscience idéalement achevée.

Chez nos malades cette évolution ne dépasse pas son premier stade, et les causes d'un tel arrêt peuvent être d'origines très différentes, les unes organiques (tares héréditaires), les autres psychologiques : la psychanalyse a révélé parmi celles-ci l'importance de l'inceste infantile. On sait que son acte semble n'avoir pas été absent de la vie des sœurs.

À vrai dire, bien avant que nous ayons fait ces rapprochements théoriques, l'observation prolongée de cas multiples de *paranoïa*, avec le complément de minutieuses enquêtes sociales, nous avait conduit à considérer la structure des paranoïa et des délires voisins comme entièrement dominée par le sort de ce complexe fraternel. L'instance majeure en est éclatante dans les observations que nous avons publiées. L'ambivalence affective envers la sœur aînée dirige tout le comportement *auto-punitif* de notre « cas

2[3]. S. Freud. – « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » – Trad. Jacques Lacan – Revue de psychanalyse, 1932, n° 3, Pages 391-401.

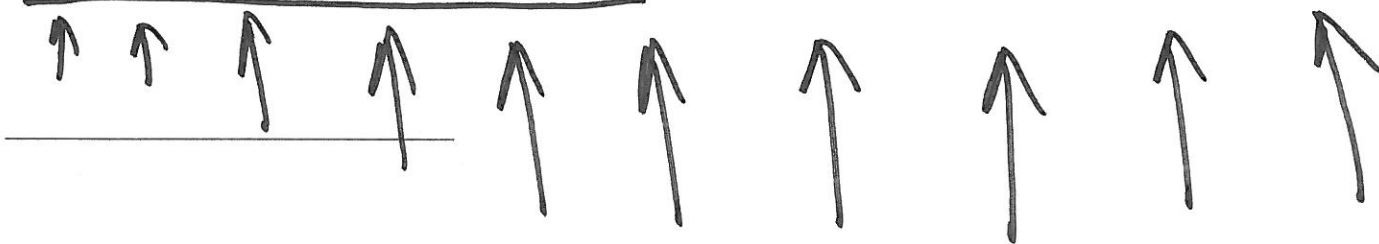
Aimée ». Si au cours de son délire Aimée transfère sur plusieurs têtes successives les accusations de sa haine amoureuse, c'est par un effort de se libérer de sa fixation première, mais cet effort est avorté : chacune des persécutrices n'est vraiment rien d'autre qu'une nouvelle image, toujours toute prisonnière du narcissisme, de cette sœur dont notre malade a fait son idéal. Nous comprenons maintenant quel est l'obstacle de verre qui fait qu'elle ne peut jamais savoir, encore qu'elle le crie, que toutes ces persécutrices, elle les aime : elles ne sont que des images.

Le « mal d'être deux » dont souffrent ces malades ne les libère qu'à peine du mal de Narcisse. Passion mortelle et qui finit par se donner la mort. Aimée frappe l'être brillant qu'elle hait justement parce qu'elle représente l'idéal qu'elle a de soi. Ce besoin d'auto-punition, cet énorme sentiment de culpabilité se lit aussi dans les actes des Papin, ne serait-ce que dans l'agenouillement de Christine au dénouement. Mais il semble qu'entre elles les sœurs ne pouvaient même prendre la distance qu'il faut pour se meurtrir. Vraies âmes siamoises, elle forment un monde à jamais clos ; à lire leurs dépositions après le crime, dit le Dr Logre, « on croit lire double ». Avec les seuls moyens de leur îlot, elles doivent résoudre leur énigme, l'énigme humaine du sexe.

Il faut avoir prêté une oreille attentive aux étranges déclarations de tels malades pour savoir les folies que leur conscience enchaînée peut échafauder sur l'énigme du phallus et de la castration féminine. On sait alors reconnaître dans les aveux timides du sujet dit normal les croyances qu'il tait, et qu'il croit taire parce qu'il les juge puériles, alors qu'il les tait parce que sans le savoir il y adhère encore.

Le propos de Christine : « Je crois bien que dans une autre vie je devais être le mari de ma sœur », est reproduit chez nos malades par maints thèmes fantastiques qu'il suffit d'écouter pour obtenir. Quel long chemin de torture elle a dû parcourir avant que l'expérience désespérée du crime la déchire de son autre soi-même, et qu'elle puisse, après sa première crise de délire hallucinatoire, où elle croit voir sa sœur morte, morte sans doute de ce coup, crier, devant le juge qui les confronte, les mots de la passion dessillée : « Oui, dis oui ».

Au soir fatidique, dans l'anxiété d'une punition imminente, les sœurs mêlent à l'image de leurs maîtresses le mirage de leur mal. C'est leur détresse qu'elles détestent dans le couple qu'elles entraînent dans un atroce quadrille. Elles arrachent les yeux, comme châtraient les Bacchantes. La curiosité sacrilège qui fait l'angoisse de l'homme depuis le fonds des âges, c'est elle qui les anime quand elles déchirent leurs victimes, quand elles traquent dans leurs blessures béantes ce que Christine plus tard devant le juge devait appeler dans son innocence « le mystère de la vie ».





1. — « Oui, messieurs!... la guerre est un mal nécessaire!... »



2. — « Le peuple qui ne fait pas la guerre, s'abâtardit..., s'étiôle, se réduit à néant!... »



3. — « C'est par de larges saignées, que le sang d'un peuple se renouvelle, se vivifie!... »



4. — « Oui, messieurs!... La guerre est nécessaire!... Oui, messieurs! La guerre est une chose grande, belle, sainte! »



5. — « Et les victimes?... me direz-vous... Mais qu'importe, après tout, la disparition de quelques millions de vagues individualités, si le geste et le but sont si beaux et élevés!... »



6. — LE VIEUX CAPITAINE : « Dites-moi, garçon, ce monsieur qui prône la guerre, n'est-ce pas monsieur Chose..., Machin? Vous savez bien le poète!... »

LE GARÇON. — « Non, monsieur, c'est un orthopédiste... Il vend des jambes de bois!... »

LE THEATRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

29 janvier 2014

Atelier de transmission :

Sept personnes. Au programme l'assassinat de Banquo. Ici, les assassins ne sont pas trois, mais six. Phrase à phrase, le texte a été réparti entre eux, tandis que Banquo est joué par la sixième personne. En l'attente de celui qu'ils doivent tuer, ils vont chuchoter avec inquiétude, s'invectiver avec une colère croissante, jusqu'à l'hystérie, ou encore, ils vont chanter... pourquoi pas essayer avec des assassins à l'accent marseillais réunis autour d'une table pour taper le carton ? Banquo est alors représenté par un feutre qui vient déambuler sur la table. Si minuscule qu'il soit il n'en demeure pas moins terrorisant. Si les assassins version pastis semblent plutôt détendus dans leurs échanges, sitôt que Banquo le feutre pointe le bout de son bouchon, l'assistance sursaute et retient son souffle. Natalie, qui co-anime l'atelier d'aujourd'hui a pris en charge Banquo et multiplie les fausses entrées pour faire réagir le groupe d'assassins.

Elle et Maxime semblent contents de cet atelier. Outre la dynamique du groupe, où on peut reconnaître des habitués, il y a l'impression d'avoir touché du doigt quelque chose : l'état des assassins entre démonstration de leur assurance – ce sont des durs – reconnaissance

mutuelle de l'appartenance à un même groupe – marseillais et partenaires de carte – et, en même temps, angoisse terrible.

Répétition :

Othello et *Othello* : lecture et projection.

En deux heures, les comédiens lisent jusqu'à l'Acte III, ce qui constitue déjà un bon morceau de texte. *Othello* est une longue pièce et même Gwenaël Morin envisage un spectacle de plus de trois heures, alors qu'il tient à une certaine rapidité de jeu.

Après la lecture, la toile blanche du décor se transforme en écran de cinéma : cette après-midi, séance exceptionnelle, rediffusion de *Qu'est-ce que les nuages*, court-métrage de Pasolini où se joue *Othello*. Mais pourquoi ce qui est rouge dans le film apparaît-il en vert sur l'écran ? Tout le monde se mobilise pour faire entendre au rétro-projecteur : « Non, il ne s'agit pas d'une séance spéciale daltoniens ! » Et puis, de bidouilles en bidouilles, le rouge apparaît, chacun se renforce dans sa chaise en plastique, dans une série de couinements, le film commence.

Représentation : 118 personnes

Chronique du hall :

19h45 : la représentation est dans un quart d'heure et dans le hall, seuls quelques groupes épars : en un regard circulaire, on peut tous les compter. A la billetterie, les paris sont couverts, dépassera-t-on les 86 personnes (nombre de places à l'intérieur du cercle de toile, sur scène) ? Alors que la situation semble désespérée, soudain, le public afflue.

20h : les premiers spectateurs rentrent, tandis qu'il continue à en arriver de nouveaux, encore et encore. Le public n'est pas très soucieux des horaires, ce soir ! « Il vaut mieux tard que jamais » dit le dicton. Faisons confiance à cette archaïque sagesse si elle permet de remplir la salle.

Chronique du public :

« Debout, debout » crie celui qui découvre le roi Duncan mort dans son lit. « Debout, debout » il appelle les dormeurs à sortir de leur lit, le sommeil n'est plus de mise en cas de réicide. « Debout, debout » et le public se lève. Ils sont coopérants, acceptent les jeux qu'on leur propose : dans les gradins, on se relance les uns aux autres les chiffons et éponges qu'envoient les sorcières. Bien sûr, certains sont plus réticents et crispés. Sur sa chaise une dame regarde avec horreur et dégoût les éponges qui volent autour d'elle. Que l'une la touche et... Mais, non, le drame est évité. Nul ne saura quelle menace son regard faisait peser sur les innocentes éponges...

Chronique de la représentation :

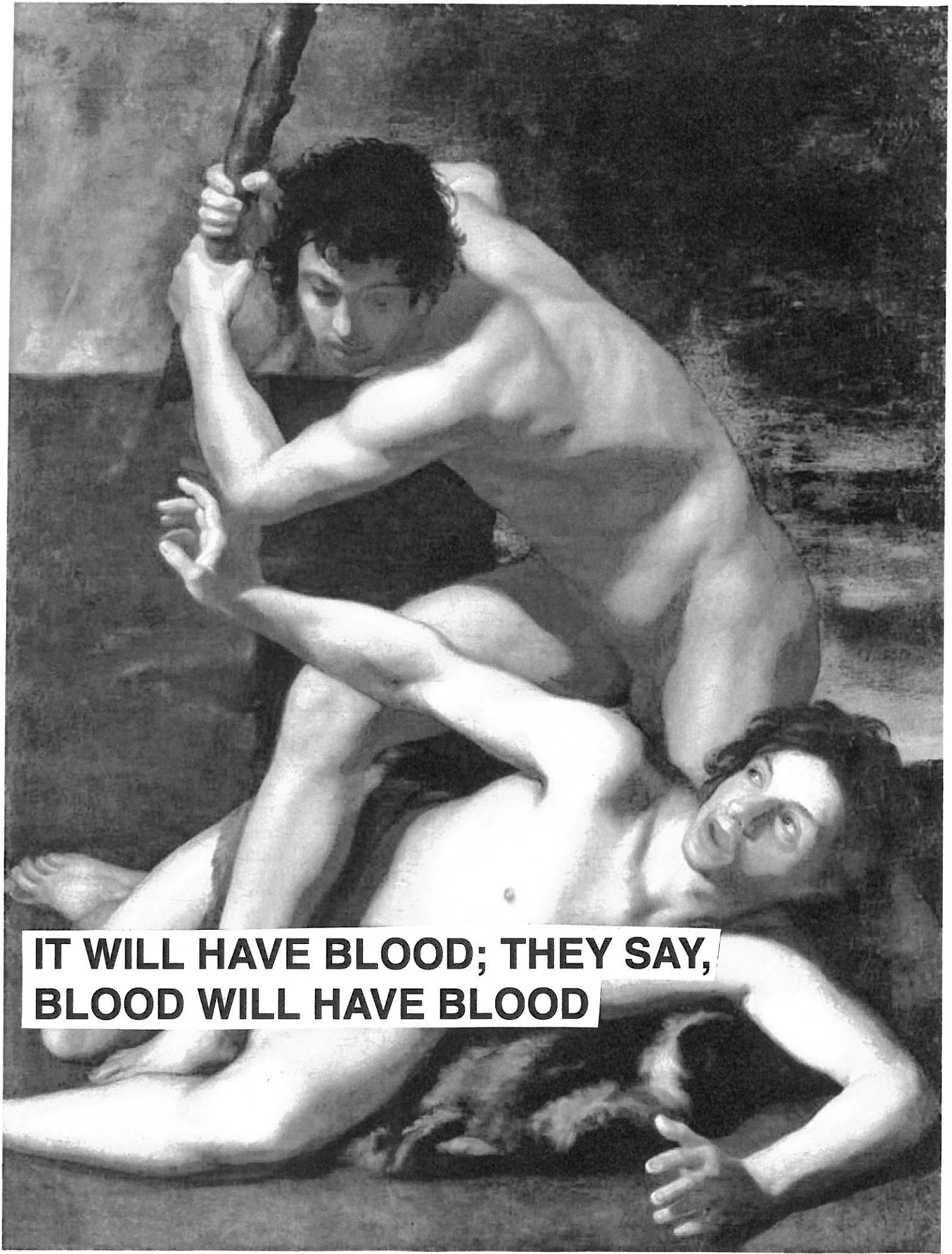
Bonne représentation et bon public vont souvent de pair mais difficile de savoir lequel est l'œuf et lequel est la poule et qui de l'œuf ou de la poule... ? Ce soir, comédiens et spectateurs sont au rendez-vous.

Ce soir encore, c'est au cours de l'Acte II, que le spectacle trouve pleinement son rythme.

Capucine Berthon

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et de la Région Rhône Alpes.

Illustrations (par ordre d'apparition) : Albrecht Durer, *Abel et Caïn* (couverture) / Titien, *Abel et Caïn* / Tintoret, *Abel et Caïn* / Jacopo Palma, *Abel et Caïn* / Pierre-Paul Rubens, *Abel et Caïn* / Bartolomeo Manfredi, *Abel et Caïn*.



**IT WILL HAVE BLOOD; THEY SAY,
BLOOD WILL HAVE BLOOD**